

Le *Décatalogue* ne fait aucune allusion à l'*Amour*. Il n'en parle point — et pour cause. L'homme de cette époque éloignée ne savait pas ce qu'est à proprement parler l'amour. Le *sexu-appel* était pour lui l'impératif catégorique et il ne voyait rien au delà.

Ainsi, en règle générale, dans le cycle du Père, l'amour, sous son aspect sublime, n'a pas été prêché aux masses; c'eût été prêcher dans le désert.

Le *Décatalogue* ne parle pas non plus du mensonge. Il n'interdit pas de mentir sauf dans un mince secteur concernant le faux témoignage et encore, s'il est porté contre le prochain. C'est aussi à cause de la pluralité du *Moi*. Tant que l'homme est soumis au régime du *Moi* multiple, en fait, *il ne peut pas ne pas mentir*. Car le mensonge est le seul moyen à sa disposition pour adoucir tant bien que mal les chocs provenant de la compétition qui se produit en lui entre cette multitude des petits *Moi* et des conflits intérieurs et extérieurs qui s'ensuivent.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'image de la vie de la société humaine et de l'individu au départ du cycle du Père.

VI

Dans les mêmes secteurs choisis comme caractéristiques, voyons comment les idées et les notions changent en passant du Cycle Premier au Cycle Deuxième, celui du Fils.

D'abord, apparaît l'Etat doté d'un pouvoir centralisé qui surgit au sein du peuple romain. Certes, la mentalité tribale survivra encore fort longtemps, mais la conscience de l'Etat, une fois née, ne sera plus étouffée. Même pendant les périodes de troubles, de migrations, d'invasions et d'anarchie.

L'empire d'Alexandre était l'œuvre d'un héros; et avec sa mort, il se disloqua. L'empire romain fut basé sur la conscience de l'Etat de la classe dirigeante *in corpore*. Il s'appuyait non plus sur l'individu, mais sur les *institutions*. Cela eut pour conséquence la création d'un vaste organisme de cent millions d'habitants où les Romains ne formaient que les dix pour cent de la population; mais avec un admirable esprit d'organisation.

Jésus, dont la prédication coïncide à peu près avec la formation de l'*imperium romanum*, proclama le principe nouveau abolissant l'ordre ancien où, comme on l'a vu, la vie publique avait été régie par la loi religieuse. C'est à propos du paiement de l'impôt impérial, qu'il dit : *Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* (18).

Cependant, le principe nouveau, propre au Cycle Deuxième, celui de la séparation du temporel et du spirituel est, aujourd'hui encore, loin d'être partout en vigueur. Toutefois, malgré la survivance des tendances du cycle révolu, on peut dire qu'actuellement ce principe est universellement reconnu.

* * *

(18) Matthieu, XXII, 21; Marc, XII, 17; Rom. XIII, 7.

Quant à l'individu, les commandements donnés par Jésus lui ouvrirent également les perspectives d'une vie nouvelle : c'était l'appel à l'*Amour*.

Jésus introduisit dans les relations humaines ce qui avait été inconnu de la société ancienne. Il dit : *Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres* (19).

Avec cela, un *idéal positif* fut tracé à l'homme — du moins à l'homme d'élite. Cet idéal fut donné dans le sermon sur la Montagne sous la forme des béatitudes.

Avec l'apparition de l'amour dans la société humaine, les relations entre l'homme et la femme subirent un changement capital de forme et de fond. Ce fut la révélation du *roman*.

Le roman est, en effet, le phénomène caractéristique de l'ère et de la civilisation chrétiennes. Il demeure à peu près inconnu dans le monde extra-chrétien, de confession ou de mode de vie.

Le roman comme tel, présuppose la faculté bilatérale d'appréciation et de choix. En d'autres termes, il est possible lorsqu'on peut non seulement *choisir*, mais également *être choisi*. Ce qui est, naturellement, exclu sous le régime biblique de la polygamie. Et nous voyons Jésus s'élever contre ce régime primitif, périmé.

De par sa nature, le roman est une *épreuve*. La littérature nous donne la description en nombre infini des circonstances de cette épreuve, des efforts développés par les partenaires; mais on n'y trouve presque rien allant au delà du premier résultat : un *happy end* ou une fin dramatique. De préférence, cette deuxième branche de l'alternative nous séduit parce que, sous cette forme, le roman nous laisse l'impression que malgré les faiblesses humaines qui le font échouer, il comporte un idéal auquel, malgré notre « réalisme », le cœur humain croit et auquel dans son for intérieur l'homme aspire de toutes les forces de son être.

Cet idéal trouve son expression la plus haute peut-être, à l'époque héroïque de la chevalerie du haut moyen âge, époque essentiellement chrétienne. Avec le temps, — avec l'évolution vers le rationalisme, qui aboutit à l'esprit cartésien — le roman perdit sa fraîcheur primitive, ses couleurs vives, son attrait irrésistible, enfin, son élévation.

Le cœur humain, ce *Lion ailé*, fut petit à petit, insensiblement, relégué à l'arrière-plan par l'esprit cartésien qui voit la réalité dans les choses plus terre-à-terre. Déjà le *Bachelier* dit à Don Quichotte, dernier chevalier égaré dans un monde en pleine évolution intellectuelle : *En 1605, les chevaliers n'existent plus !* — Et si cela était ainsi en 1605, que dire en 1958 ? —

Néanmoins, tout en descendant des cieux vers la terre, le *roman* subsiste et forme la cheville ouvrière de la vie. Certes, il a baissé en ce sens que l'esprit rationaliste revalorisa l'aspect charnel de l'amour au détriment de l'esprit proprement romanesque du Moyen Âge. On a passé ainsi à l'extrême opposé, oubliant que pour l'amour chrétien, dans sa limite, le binôme : *Ciel-Terre* ne présente plus une antithèse, mais une synthèse — par l'harmonie des éléments composants qui, à notre optique défectueuse semblent souvent opposés.

(19) Jean, XIII, 34; *ibid.* XV, 12; I. Jean, III, 11.

Mais cela est l'apanage du *Cycle Troisième* dont on parlera plus loin. De même que le *mensonge* qui dans le cycle du Fils n'a trouvé une franche condamnation que sous sa forme de *levain des pharisiens*, c'est-à-dire d'hypocrisie.

* * *

Il ne faut jamais perdre de vue que le *Décalogue* aussi bien que le Nouveau Testament, se sont adressés non pas à un schéma ou à un homme abstrait, — mais à la société humaine vivante de leurs époques respectives, — toutefois avec une projection dans un avenir parfois très éloigné. Il s'ensuit que les commandements de l'Ancien comme du Nouveau Testament, en tant que conditions *minima*, ne visaient que ce qu'on appelle aujourd'hui « l'homme de la rue ». Cependant, à côté de cela, on trouve dans les deux Testaments des maximes et des indications devant non seulement la société contemporaine de leur promulgation, mais également les limites des deux Cycles, parfois à plus de vingt siècles en avant.

Ainsi, sous la forme de l'*amour du prochain*, le commandement de Jésus dit *nouveau*, se retrouve déjà dans le Lévitique (20). Or, il ne faut pas y voir une contradiction; c'est à l'homme d'élite devant son siècle, sinon son cycle, que l'Ancien Testament parle de l'amour de Dieu (21) et du prochain, alors que le *Décalogue* n'exige que la reconnaissance du Très Haut.

* * *

Nous avons dit : au point de vue régénération, le Cycle du Père n'était que le cycle *préparatoire*. Respectivement, le Cycle Deuxième, celui du Fils, n'est que le cycle *transitoire*. Et comme la doctrine chrétienne avait été révélée à l'homme d'élite au cours du Cycle Premier, celle du Saint-Esprit duquel nous approchons à présent, fut déjà révélée dans l'Évangile, par les apôtres, dans les travaux des docteurs de l'Église œcuménique et, notamment, dans la Tradition ésotérique qui s'est conservée au sein de l'Orthodoxie orientale.

VII

Essayons à présent, nous référant à des indications puisées dans les sources indiquées, et en extrapolant, de nous créer une représentation, ne serait-ce que sommaire, des mêmes éléments caractéristiques que nous avons examinés plus haut — tels qu'ils apparaissent dans notre vision du Cycle Troisième.

En ce qui concerne l'organisation de la vie publique de la société humaine, nous devons faire une constatation importante : fonction directe de la self-conscience de l'élite dirigeante, forte de moyens techniques modernes, elle marque une tendance à franchir les limites nationales.

(20) Lévitique, XIX, 18.

(21) Deutéronome, VI, 5.

Après l'échec de la Société des Nations, et après les hécatombes de la deuxième guerre mondiale, l'apparition de la Charte des Nations Unies et de l'Organisation qui s'ensuivit, peut et doit être comprise comme l'annonce d'une ère nouvelle. Désormais, la vie internationale, dans tous les domaines, évolue de plus en plus vers le collectivisme, et cela sur une échelle sans précédent. Il ne serait pas téméraire de dire que la conscience millénaire de la *gens*, après avoir franchi les stades de la tribu, du fief, enfin de l'Etat, tend aujourd'hui, à travers de grandes unités régionales, vers la *conscience de l'Humanité*.

Il est encore, certes, un long chemin à parcourir pour atteindre ce but final où l'humanité toute entière — sans effacer la culture particulière à chaque peuple, grand ou petit — deviendra la grande communauté du genre humain. Mais il est incontestable que, de gré ou de force, nous sommes engagés dans cette voie. Tant bien que mal, on chemine vers ce but.

C'est dans cette évolution vers une Organisation mondiale effective, dont l'O.N.U. est l'embryon, qu'on pourra voir l'accomplissement de la promesse donnée dans l'Apocalypse de *mille ans sans guerre*, — avant que la *Bête* ne sorte de nouveau de l'abîme (22).

* * *

Revenons au plan individuel du problème qui, somme toute, nous intéresse en premier lieu; procédons à son analyse en poussant nos commentaires aussi loin que possible, partant des éléments connus, des indications données par la Tradition, de ses postulats ainsi que des extrapolations qui s'ensuivent.

Si la loi du Cycle Premier, élémentaire et négative, n'avait pour but que d'apprendre à l'homme à mettre un frein à ses mouvements impulsifs — dans les domaines strictement nécessaires pour rendre possible le progrès de la société humaine — la loi chrétienne, elle, est à la fois plus large et moins catégorique.

C'est que l'homme du Cycle Deuxième fut appelé par Christ à *essayer* d'accomplir l'idéal positif tracé par lui.

Comment pouvait-il le faire? — On trouve la réponse dans les paroles de Jésus, déjà citées, lorsqu'il dit à Nicodème : *En vérité, en vérité, je te le dis : si l'homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu* (23).

A voir les choses de plus près, il sera nécessaire, comme nous l'avons déjà fait pour le terme de *deuxième naissance*, de chercher le sens profond de celui de *Royaume de Dieu* (ou des Cieux).

On trouve dans l'Evangile ainsi que chez les Apôtres plusieurs indications sur ce terme et plusieurs définitions, symboliques ou paraboliques. Et Jésus dit à ses disciples : *Il vous a été donné de connaître les mystères*

(22) Apocalypse, XX, 1-10.

L'auteur a exposé ses idées à ce sujet dans l'article paru dans le N° 129 de *Synthèses* sous le titre : *Liberté, Egalité, Fraternité*, ainsi que dans son travail : *Le Problème de l'Autorité super-étatique*, La Baconnière, Paris-Neuchâtel, 1930, 132 p.

(23) Jean, III, 3.

du Royaume de Dieu; mais pour ceux du dehors tout arrive en paraboles (24). Aussi, a-t-il donné une indication précise, disant que le Royaume de Dieu est en nous-mêmes et qu'il est à conquérir par la force, voire même par violence (25).

A la lumière de l'enseignement ésotérique de la Tradition — qui constitue la clef de l'intelligence des Evangiles — ces indications prennent un sens bien déterminé.

Au cours du Cycle Deuxième, l'homme marque un progrès moral par rapport à ses ancêtres du Cycle Premier en ce sens que la multitude de ses petits *Moi* dont il avait été le tributaire, tout en conservant son empire sur lui, subit un changement notable.

Il s'agit de la formation du caractère individuel. La conscience de la *gens* qui exerçait un empire absolu sur l'individu, cède progressivement la place à celle de la Personnalité. Et si aujourd'hui, au seuil du Cycle III^e, celle-ci, subjectivement et objectivement nous semble insuffisante, à l'homme du Cycle I^{er} elle apparaissait comme un but lointain. Et le *Décalogue* lui indiquait les efforts à déployer pour sortir, fût-ce partiellement, de son état de bestialité où la *peur*, la *faim* et le *sexé* couvraient la quasi totalité des motifs de ses actions.

L'homme du début du Cycle I^{er} n'était pas égoïste. Pour mieux dire, il n'était pas encore égoïste. Il demeurait obéissant à la conscience collective et son intérêt personnel était identifié à celui de la *gens - tribu*.

L'intérêt individualisé fit son apparition avec celle de la conscience de la Personnalité, de ce *Moi* dont nous nous servons de nos jours, et dont certains de nous ne sont plus satisfaits. Cependant, ce *Moi* qui aujourd'hui se révèle à l'homme d'élite comme insuffisant, puisque composé, donc faux, a toutefois joué, durant des siècles, un rôle de premier plan.

Il faut comprendre que la conscience du *Moi* personnel est en fait celle du groupe de petits *Moi* qui, dans l'ensemble des 987, occupe la position prépondérante. Ce groupe plus ou moins stable, plus ou moins uni, influençable et qui peut être modifié, se forme dès notre enfance. Il se forme autour de nos *prédispositions innées*. Au défaut de telles prédispositions annonçant des être humains consistants, ce groupe se forme autour d'un vide, d'un trou, comme c'est le cas des pelotes de laine ou des ficelles.

Ce groupe prépondérant des petits *Moi* représente précisément ce que nous appelons le *caractère* de la personne donnée.

Le caractère se forme dès notre naissance par l'action de nombreux facteurs : hérédité, éducation, instruction, influence du milieu, expérience personnelle, enfin, ce qui est plus rare, efforts conscients en vue de le rapprocher de l'idéal conçu ou reconnu.

Le caractère est dit *fort* lorsque le groupe de petits *Moi* qui le forment, est plus homogène, et, par conséquent, occupe parmi les 987 une position dominante jouissant d'une autorité de moins en moins contestée.

(24) Luc, VIII, 10; Marc, IV, 11.

(25) Luc, XVI, 16; Matthieu, XI, 12.

Le caractère est dit *faible* lorsque ce groupe n'est pas très homogène, et, de ce fait, ne jouit pas de l'autorité voulue sur l'ensemble des petits *Moi* (26).

Tout en accusant un progrès substantiel par rapport à l'homme de la *gens*, grandement individualisé par la formation de l'instrument psychique qui est son caractère, — l'homme du Cycle II^e ne présente toutefois pas, au point de vue ésotérique, la valeur permanente qu'il s'attribue. Nous avons vu que le *Moi* de la Personnalité, exprimé par un groupe de ses composants, n'est pas en fait notre *Moi* réel, bien qu'il cherche à s'affirmer comme tel. Or, cette nouvelle constitution psychique ouvrit à l'homme, au cours du Cycle II^e, le chemin de l'évolution ultérieure. L'apparition du facteur *intérêt personnel* donna une vigoureuse impulsion aux recherches dans tous les domaines et stimula le progrès par le développement des facultés intellectuelles autrefois latentes. Seulement, l'entrée de l'intellect dans l'arène de l'activité humaine, avec sa faculté de calculer et de combiner, rompit l'équilibre primitif de l'homme du Cycle I^{er} : poussant à l'extrême, il baissa un rideau opaque sur les mobiles venant du cœur. Ainsi, au cours du Cycle II^e, bien que l'homme d'élite continuât à passer par les phases successives de son évolution (27), il ne parvenait pas à réaliser l'idéal positif qui lui avait été indiqué et dont l'image lui fut donnée dans la prédication de Jésus.

Néanmoins, cet idéal est saisi, compris, reconnu comme tel, et, au surplus, il stimule les meilleurs esprits de l'élite à s'efforcer de l'atteindre.

Généralement, ces tentatives échouent, ce qui, naturellement, n'enlève rien à leur noblesse. Elles échouent parce que les moyens pour atteindre le but sont généralement insuffisants. Ceci toujours pour la même cause : l'homme se lance à la poursuite de son idéal avec le *Moi* composé, instable qui, en fait, n'est pas son *Moi* réel, monolithique, permanent.

Toutefois, historiquement parlant, ces tentatives ont une grande valeur objective. Car, d'une part, elles préparent l'accomplissement de la régénération de l'homme au cours du Cycle III^e; et, d'autre part, avec le progrès de la science, elles créent le cadre extérieur nécessaire dans lequel sera placée la vie de la société humaine dans l'Ere Nouvelle, celle du Saint-Esprit.

* * *

Le fait est que la Personnalité de l'homme actuel — de l'homme d'élite même — n'est pas encore pleinement développée. Le degré de son développement dans les conditions et au niveau objectifs de notre civilisation, est analogue à celui du fœtus au sixième-septième mois de grossesse. Or, étant sous-développée, elle peut, voire elle doit être développée intégralement (28). Parvenue à ce développement intégral — comme le fœtus à l'issue du

(26) Les cas pathologiques tels que le dédoublement ou la dislocation de la Personnalité s'expliquent par la formation dans la même Personnalité de deux, même de trois (Rochat) noyaux qui entrent en concurrence.

(27) Cf notre article : « Le Problème de l'Homme nouveau » dans SYNTHÈSES, N° 126/127, nov.-déc. 1956.

(28) Le fait bien connu que la moitié de notre cerveau demeure presque inutilisée indique que nous ne sommes pas encore parvenus à exploiter intégralement les possibilités qui se trouvent en nous à l'état latent.

neuvième mois de la grossesse — la Personnalité passe par un acte analogue à la naissance du corps physique : *elle naît sur le plan supérieur de la conscience*. Il s'agit précisément de cette *deuxième naissance* dont Jésus parlait à Nicodème. Et cette deuxième naissance fait l'objet des meilleures pratiques monastiques en Occident comme en Orient et constitue le but du travail ésotérique des étudiants laïcs.

VIII

Revenons à présent au problème de l'Amour, dont la force mystérieuse exerce sur nous un pouvoir absolu.

Comme l'amour charnel, parvenu à un haut degré de tension provoque la conception, puis la naissance d'un corps physique, ainsi c'est toujours l'amour, mais sur le plan supérieur des sentiments purs, dit *platonique* qui permet à la Personnalité de parachever sa vie embryonnaire de foetus et lui insuffle l'énergie nécessaire pour parvenir à la deuxième naissance.

Généralement, on attribue au terme d'*amour platonique* sinon un sens péjoratif, du moins une nuance de ridicule. Dans notre siècle par excellence rationaliste, il n'a pas bonne presse. Surtout, on le croit faible ou produit par la faiblesse, alors qu'en réalité il est extrêmement puissant, sa force frisant parfois la violence. Mais alors que l'amour de l'homme dont la Personnalité est encore sous-développée prend essentiellement l'aspect charnel et passe sous le signe de la *passion*, l'amour platonique se révèle sous le signe de l'*identification absolue*. Cette identification est due à l'attraction irrésistible de deux êtres parfaitement polaires.

Là réside la seule issue de cette lugubre solitude dans laquelle l'homme vit, passant d'une illusion à une autre.

Les paroles sont impuissantes à peindre une vraie image de ce phénomène supérieur. Cependant, aux premiers siècles de l'ère chrétienne, une description de cet amour céleste était répandue parmi les fidèles. Or, elle fut retirée de la circulation. Faute d'autres notions et images, dans le langage humain, cette description était faite d'expressions forcément érotiques. Et cela provoquait des confusions. Mais, à travers les siècles révolus, nous est parvenue, dans la Tradition, cette sentence que : *l'amour charnel n'est qu'un débris de l'amour céleste*.

* * *

On ne doit toutefois pas minimiser le rôle de l'amour charnel, ainsi que sa valeur objective. Si c'est une erreur de ne pas reconnaître la puissance de l'amour dit platonique, ce serait également une grande erreur de tomber dans l'extrême opposé, — qui fait souvent l'objet de la prédication et des pratiques chrétiennes et extra-chrétiennes. Tout est bon à sa place, et, dans le complexe de la vie, tout a sa place. Aussi, l'un des aphorismes de la Tradition dit que : *L'amour charnel est nécessaire pour le bien général*, aphorisme dont la profondeur est beaucoup plus grande qu'on ne le croirait de prime abord. Mais ce n'est pas encore tout. Sous l'aspect

individuel, le sexe joue aussi un rôle de premier plan, notamment dans les pratiques ésotériques, monastiques ou laïques.

La continence exigée, à condition qu'elle ne soit pas contrebalancée par des pratiques sexuelles anormales, ouvre la possibilité d'une croissance accélérée de la Personnalité. Dirigée par des exercices d'une technique appropriée, elle oriente le travail des glandes sexuelles uniquement vers la sécrétion interne. Par là, elles fournissent les énergies nécessaires au développement supérieur de la Personnalité, lui facilite l'évolution vers la maturité — pour parvenir à la deuxième naissance.

Telle est l'attitude envers la vie sexuelle imposée par la Tradition chrétienne à ceux qui s'engagent dans la *Voie du Moine*. Cependant, il existe encore un autre chemin qui mène au même but : c'est la *Voie du Chevalier*. L'essentiel, pour saisir le sens profond de cette possibilité, est de comprendre — ce qui est déjà indiqué — que *l'homme seul est incomplet*. Que l'être humain intégral et complet ne se retrouve que dans l'union intime de deux êtres polaires, à condition qu'ils soient parfaitement adéquats, comme les deux mains d'un homme normal.

On comprendra alors que si une telle union se produit, ce sera le retour à l'état primitif, divin, celui d'Adam avant la chute. Ce sera la régénération simultanée et intégrale de l'Homme et de la Femme : du *Chevalier* et de la *Dame de ses Pensées*.

* * *

Pour mieux voir dans le sens profond de ce phénomène, il est nécessaire de recourir à une notion auxiliaire, celle de *corps astral*.

Ce terme est connu, mais sa signification est confuse. Dans la littérature, il est souvent employé improprement. Pour désigner les corps subtils de l'homme, la Tradition ésotérique orthodoxe utilise les termes donnés par l'apôtre Saint Paul parlant du corps *animal* et du corps *spirituel* (29). Contrairement à des représentations assez répandues, le corps animal ou, autrement dit, astral, n'est pas quelque chose que nous devrions *acquérir* et que nous ne possédons point. Le corps astral, ou, d'après Saint Paul, animal, est ni plus ni moins que notre propre Personnalité. Cependant, comme nous l'avons déjà indiqué, à notre époque et dans notre civilisation, ce corps généralement se trouve chez nous sous-développé. C'est un foetus au sixième-septième mois de la grossesse; il bouge déjà — et beaucoup — mais *il n'est pas encore né*.

Tant qu'il n'est pas intégralement développé et né, il ne nous est pas possible d'établir un contact direct avec le corps mental (spirituel, dans la terminologie de Saint Paul) qui est celui de notre vraie Ame, immortelle et céleste, porteuse de notre *Moi* réel, solide, monolithique, impérissable.

Il découle de ce qui précède que tout le problème consiste en une croissance accélérée — si possible — de notre Personnalité, soit de notre corps astral, pour parvenir à son expression intégrale. Puis, à son entrée, par la deuxième naissance, sur le plan supérieur de la conscience, désigné dans l'Évangile par le terme imagé : le *Royaume de Dieu* (ou des Cieux).

(29) 1 Cor. XV. 44.

On se souviendra des paroles de l'apôtre Saint Paul disant : *Il est semé corps animal. Il ressuscite corps spirituel* (30). Et encore : *Le premier homme tiré de la terre, est terrestre; le second homme est Dieu descendu du ciel* (31). Et pour conclure : *Voici, je vous dis un mystère : nous ne mourrons pas tous, mais tous nous serons changés* (32).

* * *

A présent nous pourrions mieux comprendre le sens profond du mythe de la chute d'Adam.

Pour faciliter notre étude, reprenons, parallèlement au mythe d'Adam et d'Eve, la légende citée par Socrate et rapportée par Platon dans son *Banquet*, celle de l'*Androgyne*.

Socrate disait :

Jadis la nature humaine était bien différente de ce qu'elle est aujourd'hui. D'abord, il y avait trois sortes d'hommes : les deux sexes qui subsistent encore, et un troisième composé de ces deux-là; il a été détruit, la seule chose qui en reste c'est le nom. Cet être formait une espèce particulière et s'appelait androgyne, parce qu'il réunissait le sexe masculin et le sexe féminin... La différence qui se trouve entre ces trois espèces d'homme vient de la différence de leur principe. Le sexe masculin est produit par le soleil, le sexe féminin par la terre; celui qui est composé des deux autres — par la lune, qui participe de la terre et du soleil. Leur corps était robuste et vigoureux et leur courage élevé; ce qui leur inspira l'audace de monter jusqu'au ciel et de combattre contre les dieux, ainsi qu'Homère écrit d'Ephialtès et d'Otus (33).

Jupiter examina avec les dieux le parti qu'il fallait prendre. L'affaire n'était pas sans difficulté : les dieux ne voulaient pas anéantir les hommes, comme autrefois les géants, en les foudroyant, car alors le culte et les sacrifices auraient disparu; mais d'un autre côté, ils ne pouvaient pas souffrir une telle insolence. Enfin, après de longues réflexions, Jupiter s'exprima en ces termes :

— Je crois avoir trouvé, dit-il, un moyen de conserver les hommes et de les rendre plus retenus, — c'est de diminuer leurs forces. Je les séparerai en deux, par là ils deviendront faibles : et nous aurons encore un autre avantage, ce sera d'augmenter le nombre de ceux qui nous servent; ils marcheront droit, soutenus par deux jambes seulement; et si, après cette punition ils conservent leur audace impie et ne veulent pas rester en repos, je les séparerai de nouveau...

Cette décision, poursuit Socrate, étant prise, chaque moitié cherchait à rencontrer celle dont elle avait été séparée; et lorsqu'elles se trouvaient

(30) I Cor. XV. 44.

(31) Ibid. 47. Ce texte est traduit directement du slavon. Dans la traduction de Louis Segond au lieu de : *est Dieu descendu du ciel*, il est dit simplement : *est descendu du ciel*. ce qui n'est pas la même chose.

(32) Ibid. 51. C'est-à-dire, les uns meurent vulgairement; les autres naissent sur le plan supérieur de la conscience.

(33) Odyssée. XI. 307.

toutes les deux, elles s'embrassaient et se joignaient avec une telle ardeur, dans le désir de rentrer dans leur ancienne unité, qu'elles périssaient dans cet embrassement de jaim et d'inaction, ne voulant rien faire l'une sans l'autre... (34).

Disons avant tout que dans cette légende de l'*Androgyne*, Homme-Femme, il ne s'agit pas d'un être ayant deux têtes, quatre bras, quatre jambes. Ce serait une interprétation par trop naïve. Comme il serait trop naïf de la rejeter d'emblée en la considérant tout simplement comme un enfantillage. Socrate et Platon étaient des gens sérieux, faisant autorité jusqu'à nos jours.

Pour mieux comprendre le sens caché du mythe, revenons à l'Adam d'avant la chute, notamment à l'épisode de la création d'Eve. Il est dit que le premier homme, Adam, devint âme vivante (35). Et de cet Adam, soit de sa côte, fut tirée Eve (36). Cette image donnée sous une forme physique cache également une indication plus subtile : la Femme obtint une Personnalité tirée de l'Homme.

En d'autres termes, à cette époque incalculable, l'Homme et la Femme furent pourvus d'un seul corps astral; ils n'avaient qu'une seule Personnalité commune, les deux faisant un, un seul être habitant deux corps physiques rigoureusement polaires (37).

L'histoire de la chute d'Adam complétée par la légende rapportée par Socrate, permet de comprendre la « chute » comme conséquence logique et inévitable de la disjonction que nous relate Platon : séparation de l'homme et de la femme sur le plan astral. Chacun d'entre eux, abandonnant son unité primitive, divine, s'est affirmé comme la Personnalité individualisée, mais à présent forcément incomplète.

Les deux ne faisaient plus un. Chacun avait sa propre conception du monde, de la vie, de ses problèmes, de ses possibilités; mais ces conceptions étaient nécessairement altérées, puisque unilatérales. Alors apparut le rusé *Serpent*, la pomme et autres accessoires qui nous entourent à chaque pas.

La suite était fatale.

* * *

La chute d'Adam — ou de la première humanité — dans l'état de dégénérescence, pose le problème de la régénération que nous avons examiné au début du présent travail.

A la dernière limite de cette régénération se profile une vision grandiose de la *Résurrection générale*, enseignée dans la Tradition orthodoxe

(34) *Dialogues de Platon*, II^e série, v.I. Paris, Charpentier, 1867, p. 369-373.

(35) Genèse, II, 7; I Cor, XV, 45. Il en découle que l'humanité pré-adamique dont parle la Bible (Genèse, I, 27) ne possédait pas « l'âme vivante », étant dépourvue de la Personnalité, même embryonnaire. C'était l'état primitif, bestial de l'homme, pas encore doté de la parole.

(36) Il est à remarquer que, d'après la Bible, pour créer Eve de sa côte, Adam fut plongé par Dieu dans un profond sommeil. Aussi, on se rappellera que le nom d'Adam signifie l'Homme, alors que celui d'Eve, signifie la Vie.

(37) On dit souvent pour désigner une grande amitié, ou l'amour : *Deux corps, une âme* sans se rendre compte de la vraie signification de cette expression. C'est comme le terme *unanimité* qui a perdu son sens primitif de *una anima* — une âme.

comme l'*Accomplissement* promis. Il est à noter, que tout homme ou femme qui parvient ici-bas à la deuxième naissance, c'est-à-dire à la résurrection individuelle, apporte par là son obole et aide l'évolution générale de l'humanité.

Si l'on y parvient tout seul — comme cela se fait dans la pratique monastique, cette résurrection sera subjective, c'est-à-dire relative, puisque unilatérale. Il restera encore à la compléter, après la mort, par celle de l'être polaire.

Si par contre, l'on y parvient à deux, ce sera la résurrection objective du *Chevalier* et de la *Dame de ses Pensées*, fin de l'évolution possible dans les conditions de l'humanité terrestre.

XI

Il ne faut pas voir dans l'amour charnel quelque chose de « mauvais ». Ce qui souvent est mauvais, c'est l'attitude de l'homme — et surtout de l'homme cultivé — envers cet aspect de l'amour. « Un diner savoureux et une femme perverse », voici la formule de la dernière décadence et des temps antiques comme des temps modernes. C'est aussi que l'on comprend mal, voire pas du tout son véritable sens.

Quelle serait alors l'attitude juste en face de cette force mystérieuse qu'est l'attraction irrésistible des sexes ?

On remarquera tout d'abord que l'Univers tout entier est rempli de l'Amour, qui est la base de son existence. Cependant, il y faut distinguer toute une échelle de valeurs. Dans la vie organique sous son triple aspect : végétal, animal et humain, l'amour se manifeste depuis les organismes les plus primitifs jusqu'au sommet qui est l'homme. Cette manifestation va crescendo. Au départ, son action est presque mécanique, puis, de plus en plus animée et riche. Essayons, pour mieux saisir les données du problème, d'établir les principales caractéristiques de l'Amour et de la fécondation dans la vie organique de notre planète, dont nous sommes partie intégrante :

Monde végétal : le contact des éléments sexuels mâle et femelle se produit sous l'action des forces extérieures, comme par exemple le vent ;

Monde animal :

- a) *Poissons* : les éléments mâles et femelles de fécondation sont produits par les organismes séparés des deux sexes ; or, leur jonction s'effectue hors de leurs corps, mais d'une manière moins mécanique que dans le monde végétal. Les femelles jettent les œufs, les mâles les arrosent de leur sperme ;
- b) *Oiseaux et reptiles* : la fécondation des œufs se produit non plus en dehors, mais à l'intérieur du corps de la femelle. Toutefois, les œufs sont ensuite pondus et le fœtus se développe et naît hors du corps de la mère ;
- c) *Mammifères* : la fécondation des ovules se produit à l'intérieur du corps de la mère et le fœtus se développe pour y naître vivant, parfois aveugle ;